

Ce soir-là je me rendis à la ferme, et je trouvai le fermier et sa femme enchantés de la générosité du comte.

—Que doit-il faire pour Gustave ? leur demandai-je.

—Gustave sera prêtre ; il doit aller au séminaire et le comte paie toute la dépense.

J'avais mon idée quant à ceci, et je gardai le silence.

J'avais chassé de mon esprit et presque oublié mon séjour dans les Ardennes, avec ses simples réminiscences, lorsqu'un soir, à un grand bal à Paris, j'aperçus le visage de Stéphanie Grey. Cinq années avaient passé depuis que je l'avais vue pour la dernière fois ; cependant il m'était impossible de me tromper à l'endroit d'un visage comme le sien.

—Pouvez-vous me dire qui est cette jeune personne ? demandai-je à une dame de mes amies.

—C'est la jeune comtesse von H..., une des riches héritières maintenant à Paris.

—Elle est étrangement belle ! Savez-vous son histoire ?

—“ Un vide, seigneur, ” répartit la dame en citant Shakespeare. Littéralement “ un vide ” pour douze années de sa vie ; mais nous avons la parole de son père : elle a vécu loin de son pays avec sa mère. Celui qui se tient si orgueilleusement près d'elle est son père.

—Et la mère ?

—Oh ! elle est morte. Son histoire est bien triste. Je vous la dirai quelque jour. Le comte ne devine pas que je la sais ; mais mon intimité avec Marie Grey date de l'école, et elle m'a confié son secret.

Je me serais empressé de lui demander cette histoire, si à ce moment l'orchestre n'eût commencé à jouer un air joyeux et étrange, dont les cadences ressemblaient tellement à un Noël ardennais, que les enfants avaient chanté dans la forêt, que je restai surpris et silencieux. C'était comme un écho vivant des grands bois, parfois perdu, mais surgissant soudain durant l'accord, — et je vis Stéphanie Grey tourner vers les musiciens un regard farouche, traquant toute l'intensité de la douleur. Puis son visage devint pâle comme celui d'une morte, et s'appuyant lourdement sur le bras de son père, elle lui murmura un mot à l'oreille.

Elle le pria évidemment de se retirer, car un instant après tous deux passèrent près de nous se dirigeant vers le vestibule. Je les suivis sur le champ. Il y avait un long cordon de voitures à la porte, et tout autour se pressait une foule de gens curieux de saisir au passage toute cette richesse, toutes ces beautés.

Un domestique en livrée appela la voiture du comte, et comme elle s'approchait de la porte, il y eut comme une lutte dans la foule ; un jeune homme en haillons, à la mine décharnée, hagarde, se plaça au premier rang ; son aspect décelait la misère, la faim, mais il y avait dans ses traits une expression tellement intense, une passion tellement sérieuse, que tous les yeux suivirent son regard d'étonnement. Ce regard se dirigeait sur la jeune fille toute tremblante dans l'éclat du satin et des perles, avec sa pâleur de morte. Ses grands yeux noirs se fixèrent sur l'étrange visage qui se penchait vers elle.

“ Elle ne me connaît pas ! ” criait-il d'une voix déshirante. Je le vis alors élever ses deux bras vers le ciel et tomber ensuite au milieu de la foule. Le comte enleva sa fille dans la voiture, qui s'éloigna rapidement.

“ La jeune femme s'est évanouie, ” dit une voix. “ Ce fou lui a causé le même effroi au dernier bal auquel elle assistait. ”

Ce cri de désespoir avait été jeté en vieille langue wallonne, et je savais que le misérable vagabond, dont le visage hagard s'était trouvé si près de celui de la comtesse Stéphanie, était son frère de lait, Gustave, le pauvre abandonné.

Je me précipitai dans la foule pour essayer de le retrouver, mais de tous côtés je ne rencontrai qu'une muraille de visages inconnus, qu'il eût été inutile de questionner. Personne ne le connaissait ou n'avait souci d'indiquer le chemin que le personnage en haillons avait pris.

—Vous me demandez l'histoire de Mary Grey, me dit mon amie. Elle n'est pas longue à conter. Elle était la fille d'un marchand ruiné, un homme faible, aussi impropre aux choses

de la vie qu'aux affaires et aux richesses, que son père lui avait léguées. Après la perte totale de sa fortune, il se retira ici, à Paris, dans un petit appartement, et c'est à Paris aussi que sa fille eut le malheur de rencontrer le comte von H... Vous savez que la noblesse autrichienne est la plus exclusive de toute l'Europe. Il n'y a que ceux qui sont en rapport avec la société de Vienne qui puissent comprendre le mur impénétrable que l'on oppose à tout parvenu. M. Grey en ayant entendu parler, pensa avec raison que sa fille n'était pas un parti qui convînt au comte, à qui il défendit sa porte. Il était trop tard. Marie et son amoureux s'enfuirent en Angleterre où il se marièrent. Je ne sais si un mariage en Angleterre, avec toutes les formalités autrichiennes, constitue un véritable mariage en Autriche. Je sais seulement que Mary m'écrivit de Naples, me déplorant que quoique son mariage ne fût pas connu des amis de son mari, elle serait heureuse si seulement son père lui écrivait pour lui pardonner. Il semble que ses lettres restèrent sans réponse.

Ce ne fut qu'un an après que j'entendis de nouveau parler de Mary Grey. Sa lettre traduisait une angoisse profonde. Son mari était parti pour Vienne à la nouvelle que sa mère était à toute extrémité, et en son absence elle avait ouvert une lettre de sa sœur. Le choc qu'elle en ressentit, la réjeta hors de son rêve.

“ Je comprends, écrivait la sœur, pourquoi vous hésitez tant à faire connaître votre fol mariage. Si vous le faites vous êtes ruiné. Personne n'osera parler à la fille d'un banqueroutier et d'un suicidé. Vous devez laisser cette femme dans un isolement complet, honteux d'elle et de la folie qui fait que vous vous êtes mis hors de la société de vos égaux. Si son père ne s'était pas fait mourir, on pourrait encore supporter cette situation ; mais au point où en sont les choses, c'est une horreur. Puisque notre mère est morte, — et je lui ai toujours caché le secret de votre mariage, — je vous conseille de vous décider à lâcher ce boulet rivé à votre existence. Voyez si votre mariage est valable ou non en Autriche et agissez en conséquence. Si vous n'avez pas la fermeté d'en venir là, je vous en avertis, votre carrière dans votre propre pays, — une noble et digne carrière, si vous le voulez, — est à jamais faic ; vous êtes d'ici là un homme sans patrie. ”

Le cœur de la pauvre Mary était brisé ; — son malheur se révélait à elle irrémédiable, profondément amer. Son père s'était donné la mort, et elle, à peine une femme, était pour son mari un boulet, une malédiction. Elle était à sa manière aussi fière, plus fière vraiment que son mari ; et elle prit la détermination de l'abandonner pour toujours. Même si, aux yeux de la loi, elle était sa femme, il lui était horrible de penser que celui qu'elle aimait si tendrement, pût avoir honte d'elle, être dans la nécessité de traîner “ un boulet, ” de subir “ une malédiction. ” Elle se rendit en toute hâte à Paris : Là, elle apprit que son père s'était ôté la vie dans un accès délirant de chagrin, le lendemain de sa désertion. Ce fait, son mari le lui avait caché par pitié ; mais elle savait qu'il n'y songeait pas sans horreur et un profond dégoût : cela ajouta d'une façon terrible à la honte de son mariage. Quand bien même elle eût résolu de le quitter, la cruelle vérité qui se manifestait à elle la confirmait dans sa résolution. D'ici là, son isolement serait comme une pénitence qu'elle s'imposerait. Elle n'écrivit tout cela de Paris, ajoutant que l'amour qu'elle ressentait pour son mari était trop profond pour qu'il lui fût permis de contribuer à sa ruine. Elle était libre maintenant ; elle le rendait à son foyer, à sa patrie, à ses amis, à la carrière brillante qu'il avait pu délaisser. Elle ne réclamait rien de lui ; elle en aurait assez pour le pain de chaque jour, vivrait et mourrait inconnue. Si elle avait un fils, ajoutait-elle, elle ne se croirait pas permise de prendre un pareil parti ; mais c'était une fille qu'elle avait, et il serait bien mieux pour elle d'être élevée dans l'obscurité, d'aimer et d'épouser un homme pauvre.

Je n'ai plus entendu parler de Mary Grey depuis. Je ne sais que par vous comment elle vécut, comment elle est morte.